RELATION
DE
L'ASSEMBLÉE PUBLIQUE
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES
ET BELLES LETTRES.

DU JEUDY DOUZIESME AVRIL mil ſept cens trente-un.



A BEZIERS,
Chés ESTIENNE BARBUT, Imprimeur du Roy, & de l'Academie des Sciences & Belles Lettres.

M. DCC. XXXI.

AVEC PERMISSION.



RELATION

DE L'ASSEMBLE'E PUBLIQUE de l'Academie des Sciences & Belles Lettres.

Tenuë le 12. d'Avril 1731 dans la Salle du Palais Episcopal de la Ville de Beziers, M. l'Evesque present.



CAILLE' Directeur ouvrit la seance par un Discours sur les devoirs d'un Academicien. Dés l'entrée il advertit qu'il ne parleroit que des devoirs d'un Academicien qui se devoüe uniquement aux sciences, & qu'il laissoit à une plume plus delicate que la sienne à traiter des devoirs d'un Academicien qui fait sa principale occupation des Belles Lettres. Mais ces devoirs ont entre eux une si estroite liaison, qu'il n'a peû descrire les uns sans faire connoistre les autres. Rechercher la verité, combattre l'erreur, préferer le travail & l'estude à une vie molle & oisive, quelquefois mesme à d'autres occupations que bien des gens regardent comme plus importantes, sacrifier les biens, la santé pour acquerir de nouvelles connoissances; tous ces devoirs sont communs à l'un & à l'autre Academicien. Adjoustons que si l'un est obligé de perfectionner les Sciences, l'au-

tre n'eſt pas moins obligé de cultiver & d'enrichir les Belles Lettres. Veut-on des raiſons & des exemples ? On n'a qu'à lire les Hiſtoires & les Memoires de l'Academie Royale des Sciences, & de l'Academie Royale des Inſcriptions. M. Caillé emprunta de l'Hiſt. & des Mem. de l'Academie Royale des Sciences, des traits vifs & frappants dont il ſçeût parfaitement bien embellir ſon Diſcours: On pourroit tirer de l'Hiſt. & des Mem. de l'Academie Royale des Inſcriptions, de quoy inſtruire ceux qui ſe deſtinent aux Belles Lettres; mais il vaut encore mieux renvoyer les uns & les autres à ces grands & rares modelles que nous nous ferons tousjours gloire d'imiter, & que tous ceux qui veulent faire quelques progrés dans les Sciences & dans les Belles Lettres doivent ſans ceſſe avoir devant les yeux.

Aprés que M. Caillé eut fini ſon Diſcours, on leût deux Memoires de Phyſique & deux Memoires de Litterature, qu'on eut ſoin d'entremeſler, afin de reveiller par cette varieté l'attention de la Compagnie. On va garder icy le meſme ordre.

SVR LA CAVSE DE LA FERTILITE' des Terres.

PErſonne n'ignore les moyens dont il faut ſe ſervir pour rendre les Terres fertiles. On convient meſme aſſés unanimement que le principal ou le plus neceſſaire de tous ces moyens, c'eſt le *Labourage*. Mais comment le Labourage rend-il les Terres fertiles ? ou, ce qui revient au meſme, quel eſt le principe general de la fertilité des Terres, & comment le Labourage le met-il en jeu ? Juſqu'icy on n'a cherché ce principe que dans le *nitre de l'air*, ou dans *l'air* meſme. Mais

M. Astier le Cadet a creû devoir s'eslever plus haut & remonter jusqu'à la *matiere Etherée.* Il s'est contenté de supposer cette matiere, & pourquoy ne la supposeroit-il pas? la plus saine partie des Philosophes l'admet aujourd'huy, comme la source de tous les mouvements, & par là de toutes les productions de la nature, ainsy que l'a fort bien remarqué M. *De Mairan** dans sa Dissertation sur la Glace.

* p. 3. Sec. Edit.

M. Astier est convenu d'abord avec l'Autheur d'un Memoire * publié en 1722, que le systême qui a eu le plus de partisans a esté celuy du nitre de l'air, qui s'insinuë, dit-on, dans les terres que la charruë à ouvertes & mises en estat d'estre facilement penetrées; que ce systême ne s'est pas mesme borné aux Vegetaux, qu'il a embrassé les Animaux & les Mineraux: Mais il n'a peû s'empescher de rendre justice aux *Borelli*, aux *Bellini*, aux *Pitcarne*, & à un sçavant disciple * de l'Illustre M. *Chirac*, qui long temps avant l'impression de ce Memoire avoient destruit cette Idole, & depoüillé la Physique de ce faux bien. Il a souscrit sans peine aux preuves qui avoient esté alleguées contre ce systeme, & il a fait voir qu'elles pouvoient estre reduites à deux, qu'on ne rapportera pas mesme icy, tant elles sont connuës.

* V. journ. de Trevoux Mars 1722. art. XXV.

* *M. Astruc* Tractat. de Motûs ferm. causa.

M. Astier est entré ensuite dans le detail du systême qui attribuë à la seule force d'expansion de l'air, à son seul ressort, ce que les partisans de *Willis*, de *Mayovv*, attribuoient au nitre aërien. Pour exposer ce systeme, il a creû ne pouvoir mieux faire que de se servir des propres termes de l'Auteur du Memoire desja cité.

„ En labourant ou en bechant la Terre, on fait la „ mesme chose, *dit cet habile Physicien*, que font les „ Potiers de terre en battant la terre glaise, ou les „ Boulangers en paistrissant le pain, on introduit beau- p. 514

„ coup d'air dans la terre, & on le mesle bien avec „ elle. Le procedé du Boulanger & du Potier pro- „ cure à la paste & à la terre glaise une grande visco- „ sité ; le procedé du Laboureur dispose la terre à se „ resoudre par le moyen des pluyes en un suc vis- p. 516. „ queux qui fait toute sa fertilité. Car enfin, *adjouste-* „ *t-il*, qu'est ce que cette fertilité ? Ce n'est à le bien „ prendre qu'une terre disposée à se gonfler & à sor- „ tir en quelque sorte hors d'elle mesme.

Mais qu'est-ce qui donne à la terre cette disposition ? le mesme Autheur respond, que „ c'est l'air, parce qu'il „ tend tousjours en en haut, à mesure que la terre „ qui tend en embas s'affaisse sur luy & le presse.

M. Astier auroit souhaité pouvoir adopter ce systême. L'authorité de *Borelli* qui a pretendu que l'air est la principale cause de la vegetation des Plantes, celle de M. *Astruc* qui a avancé que le seul ressort de l'air est la cause efficiente de la fermentation qui arrive au suc nourricier des Vegetaux, l'y auroient determiné, si en matiere de Physique l'authorité devoit l'emporter. Mais M. Astier a fait voir que l'air n'estoit icy qu'une cause particuliere & non un principe general.

Tract. de Motu anim. part. 2. prop. CLXXXI. Tract. de Mot. ferm. causa p. 125 & s.

L'air contribuë à faire gonfler & fermenter la paste qu'on paistrit, M. Astier en tombe d'accord ; mais il adjouste qu'il y a une cause plus generale, qu'on doit regarder comme la cause efficiente de cette fermentation ; c'est la *matiere Etherée*, ainsy que l'a prouvé M. *Boüillet* dans sa Dissertation * sur les Ferments réimprimée à Beziers en 1720. M. Astier convient aussy que l'air contribuë à la fertilité des Terres, mais en mesme temps il pretend par bien des raisons qu'on nous dispensera de rapporter icy, que c'est la matiere Etherée qui est le principe general de cet effect.

* p. 5.

C'est cette matiere que les diverses façons qu'on donne à la terre mettent en jeu, & determinent à prépa-

rer, à digerer, à affiner le suc nourricier des plantes par l'agitation qu'elle communique aux particules de sel, de soulphre, d'eau, de terre, dont ce suc est composé. C'est elle qui rend ce suc coulant & propre à s'insinuer dans les vaisseaux dont les plantes sont composées. C'est elle qui dispose ce suc à s'unir aux parois de ces mesmes vaisseaux, à les estendre, à les faire croistre, à desvelopper leur germes. C'est elle enfin qui doit estre regardée comme la cause generale de la vegetation & de la multiplication des Plantes.

Cela posé. M. Astier rend aisément raison de tout ce qui a rapport à cette matiere. Il explique d'où vient qu'on laboure diverses fois & dans differentes saisons, les champs que l'on veut semer : pourquoy l'on seme toutes les années certaines terres, & qu'on laisse reposer les autres : pourquoy les terres nouvellement essartées rapportent beaucoup la premiere année : d'où vient qu'on brusle le chaume des terres qu'on seme toutes les années, & qu'on fume ou qu'on marne tant celles-là que celles qu'on laisse reposer : d'où vient que toutes sortes de semences ne levent ou ne fructifient point dans toutes sortes de terres : enfin pourquoy l'on change de temps en temps de semence mesme dans les meilleures terres. Tout cela forme une espece de Commentaire Physique sur le premier livre des Georgiques de Virgile, dont on pourra faire usage un jour ; mais qui seroit icy hors de sa place.

M. Astier n'en demeure pas là. Il se propose de rechercher des moyens pour empescher la generation d'un petit ver * qui ronge interieurement les jeunes plantes de bled, & qui par les ravages qu'il fait depuis quelque temps, rend nos recoltes fort mauvaises. Il essayera les remedes que Virgile & d'autres Autheurs enseignent pour faire fructifier les grains, ceux dont parle M. de Reaumur * pour tuer le *charanson*, il taschera

* Vulgairement *Babote*.

* Mem. de l'Acad. 1728 p. 331.

mesme d'en inventer de nouveaux, & s'il est assés heureux pour y réüssir, il ne manquera pas de faire part au public de ses experiences.

SUR L'ORIGINE DES PROVERBES.

ON ne peut pas douter que l'usage des Proverbes ne soit trés ancien. Les premiers Escrivains, ou ceux que nous regardons comme les premiers, ont cité des Proverbes, tantost pour orner leurs Ouvrages, tantost pour establir des faits, sur lesquels ils n'avoient à donner aucune preuve escrite. De là M. Mainy presume que l'usage des Proverbes a précedé de beaucoup celuy de l'Escriture. Du moins est-il certain que les Proverbes estoient en vogue long temps avant Moyse, puisque les guerres du Seigneur entre les Israelites & les autres habitants d'Egypte, avoient esté mises en Cantiques Proverbiaux, dont on trouve plusieurs Versets dans le Livre des Nombres. Ch. 21.

Mais en quel temps les Proverbes ont-ils commencé d'avoir cours, & à qui en devons-nous l'invention? C'est ce que personne n'a encore déterminé précisement: car on compte pour rien l'opinion de quelques anciens qui ont regardé les Proverbes, comme un present du Ciel, comme les oracles des Dieux. Au defaut des monuments qui puissent servir de guide dans cette recherche, M. Mainy a recours aux conjectures, & par les seules lumieres de la raison il tasche de déterrer l'origine des Proverbes dans ces anciens temps, où les hommes peu differents des bestes sauvages ne suivoient que le penchant de la nature, & ne reconnoissoient d'autre loy que celle du plus fort.

Il suppose qu'au milieu de ces hommes grossiers &

farouches, il s'en trouva qui eurent assés de naturel pour sentir qu'ils estoient faits pour la societé, & assés de genie pour trouver les moyens d'en establir une.

Ces moyens deûrent estre courts & faciles pour ne pas rebuter des gens plus attentifs aux besoins du corps qu'à ceux de l'esprit, & par là peu capables de reflexion. Ils deûrent estre puisés dans la nature mesme, afin que tout le monde en reconnust l'importance & la necessité.

Ce fut alors sans doute que fut proposée cette Regle, que chacun sent gravée au fond du cœur, qu'il ne faut faire à autruy, que ce que nous voudrions que l'on nous fist à nous-mesmes. De cette maxime generale on en tira plusieurs particulieres, à qui on donna le nom de Proverbe, parce qu'estant naturelles, conceûës en peu de paroles & aisées à retenir, elles devinrent bien-tost populaires. *Proverbium, quasi probatum verbum, quasi commune omnium verbum.* Car c'est ainsy que les Latins expliquent le mot de Proverbe: & c'est aussy de cette maniere qu'ils interpretent celuy d'Adage qui luy est synonime. *Adagium, quasi circumagium, quod passim per omnium ora obambulet.*

D'où il est aisé de voir que M. Mainy tire l'origine des Proverbes de ces regles naturelles ou de ces maximes courtes & precises qui furent inventées par les premiers Sages du monde pour civiliser les hommes & pour regler & polir leurs mœurs. Cette conjecture est fondée sur la definition mesme du Proverbe, qui est appellé par les Autheurs Grecs, un Discours qui sous une certaine obscurité, renferme des regles trés-utiles pour la conduite de la vie; *Parhoimía èstì lógos òphelimos èn tô biô, èpicrhúpsei metrhía polù tò chrêsimon èchôn èn éautõ*: ou plus generalement par les Latins, une Sentence propre à former les mœurs. *Proverbium est sententia ad vitam instituendam conducibilis.* Et c'est principalement sous cette derniere idée que M. Mainy

considere les Proverbes, car il ne faut pas croire que les Proverbes soient réellement differents des Sentences, quoyqu'ils soient plus generalement repandus, & qu'ils soient ordinairement conceûs en termes plus vulgaires : il suffit qu'ils ayent les qualités essentielles aux Sentences, qui sont la verité, la brieveté & l'utilité. D'ailleurs peut-on ne pas regarder les Proverbes comme des Sentences, aprés que Salomon, le sage Salomon n'a pas fait difficulté de donner sous le nom de Proverbes, les Sentences ou les Leçons de sagesse, qu'il avoit apprises luy-mesme de la Sagesse Eternelle ?

Or si les Proverbes ne sont autre chose que des Sentences, des maximes qu'une approbation generale a rendu populaires, ne doit-on pas conclure, que les premiers Proverbes ne sont que les premieres Sentences, les premieres regles qui furent inventées dans ces temps de barbarie & d'ignorance, où les hommes n'estoient encore assujettis à aucunes loix ?

Il y a plus. *Aristote* au rapport de *Synesius* dans son Encomium, nous apprend que les Proverbes sont les restes & les monuments de la Philosophie la plus ancienne, que leur brieveté & leur élegance ont fait passer jusqu'à nous. Que conclure de là ? Sinon que les Proverbes doivent avoir pris leur naissance dans ces premiers temps où les premiers Philosophes, c'est-à-dire, les premiers Sages commencerent d'establir des regles pour ramener les peuples feroces à la connoissance de la verité & de l'équité naturelle, & pour les disposer à la Societé civile.

Pour rendre la chose plus sensible, remontons jusqu'à l'origine des Proverbes qui nous sont les plus connus. Ce n'estoit d'abord qu'un bon mot fondé sur le bon sens, qu'une response sage & prudente, qu'un évenement remarquable exprimé d'une maniere précise & à la portée de tout le monde, qu'une maxime utile

&

& profitable renfermée en peu de paroles. Cette maxime, cette responſe, ce fait, ce bon mot ont paſſé de bouche en bouche, ils ont eſté generalement approuvés : les voilà devenus Proverbes. M. Mainy cite quelques exemples ; mais on ſe contentera d'obſerver avec luy que ſi nos Proverbes particuliers ſont des maximes populaires, des Sentences qu'une expreſſion courte & energique a rendeû ſenſibles & familieres, des regles aiſées de Politique & de Morale, on peut bien par une raiſon d'analogie avancer, que les premiers Proverbes ſont les premieres maximes qui furent inventées par ces hommes Sages, qui travaillerent les premiers à l'eſtabliſſement de la Societé civile.

En ſuivant la meſme analogie, M. Mainy juge des effects que les premiers Proverbes deûrent produire, par ceux que nos Proverbes operent encore chaque jour. Rien ne touche plus efficacement, rien ne perſuade plus promptement qu'un Proverbe cité à propos. Soit qu'on veüille inſpirer de l'amour pour la vertu, ſoit qu'on veüille donner de l'horreur pour le vice, rien n'eſt plus propre à cela que quelque exemple ou quelque maxime paſſée en Proverbe. On eſtoit autrefois ſi perſuadé de cette verité, qu'on gravoit des Proverbes ſur les portes des Temples & ſur les Colonnes des Places publiques, & que les Empereurs Romains conſultés ſur les affaires les plus importantes, ne dedaignoient point de reſpondre par des Proverbes. V. *Eraſm.* Adag. p. 6.

M. Mainy finit en remarquant que c'eſt ſans doute ſur le modelle des premiers Proverbes que les verités les plus eſſentielles de l'Evangile ſe ſont, ſi on l'oſe dire, *populariſées*, & qu'une infinité de loix & de principes de droit ſe ſont rendeûs familiers à ceux qui ſans autres connoiſſances, que celles que donne l'uſage du monde, decident ſouvent avec autant de facilité & de confiance que les Theologiens & les Juriſconſultes meſmes.

Il est vray que l'on peut se tromper, & qu'on se trompe mesme quelquefois dans les decisions que l'on donne sur la foy des Proverbes ; & cela, ou parce qu'on les applique mal à propos, ou parce qu'on ne les distingue pas souvent de certaines expressions vulgaires qui en ont la fausse apparence : que l'on prend pour Proverbes, tantost des équivoques, tantost des quolibets, qui par leur faux brillant ont fait quelque fortune dans le public, tantost certains dictons, qui plaisent par leur nouveauté, mais qui dans le fond n'ont ny le merite ny le caractere des veritables Proverbes. M. Mainy dans un autre Memoire, taschera de prévenir cet abus en distinguant exactement ce qui est Proverbe, d'avec ce qui n'en a que l'apparence.

SUR LES REMEDES TOPIQUES.

IL ne suffit pas que les Medecins sçachent ce qu'on doit penser des Remedes que l'on applique exterieurement : il est necessaire encore que le Peuple, (& l'on peut dire que bien des gens sont peuple à cet égard :) il est necessaire, dis-je, que le Peuple soit desabusé de la prévention où il est au sujet de ces Remedes.

C'est une fonction dont M. Boüillet a bien voulû se charger. Il a veû perir quelques personnes par l'indeûë application des Topiques, il en a veû bien d'autres que ces Remedes avoient mis en danger de mort, & il n'a peû s'empescher de faire voir qu'on se trompe également, soit qu'on regarde ces Remedes comme un secours trés-efficace, soit qu'on les considere comme des choses indifferentes qui ne peuvent faire ny bien ny mal.

Il n'a garde pourtant de dissimuler qu'il y a des occasions, où il faut de toute necessité user de Topiques,

comme lorsqu'il s'agit de faire resoudre ou meurir une tumeur, de panser un ulcere, une playe, d'humecter & de ramollir la peau; d'attirer vers l'habitude du corps quelque humeur vitieuse, &c. Mais si on excepte ces cas-là, & quelques autres que les habiles Medecins & les Chirurgiens experimentés sçavent fort bien distinguer, M. Boüillet soustient que dans bien des Maladies internes & externes où l'on a accoustumé d'employer des Topiques, ces Remedes sont ou insuffisants ou pernicieux.

Pour prouver l'insuffisance des Topiques dans toutes les Maladies internes, il n'y auroit qu'à les parcourir les unes aprés les autres; mais comme ce détail meneroit trop loin, on s'arrestera aux Maladies de la poitrine & du bas ventre qui sont accompagnées de douleur, & pour lesquelles les pauvres gens n'espargnent pas ordinairement les Topiques.

Dans toutes ces Maladies, il y a un trés-grand abord de sang dans les vaisseaux des visceres renfermés dans la poitrine & dans le bas ventre: les parois de ces vaisseaux en sont distenduës & tiraillées, leurs fibres nerveuses violemment secoûées; de-là l'inflammation, la douleur, la fievre & les autres Symptomes. Cela estant ainsy, que peuvent faire alors les Topiques? rendre le sang plus fluide, raffermir le tissu des vaisseaux: c'est certainement tout ce qu'on peut dire en leur faveur. Mais n'est-il pas visible que la fievre ardente qui accompagne ordinairement ces Maladies, donne à tout le sang plus de consistence que les Topiques les plus appropriés n'en sçauroient destruire, & plus de force pour dilater & distendre les vaisseaux que ces Remedes n'en ont pour les resserrer & les raffermir? Ce n'est pas tout. L'experience fait voir chaque jour qu'il faut necessairement avoir recours aux Saignées & aux autres Remedes qui diminuent la quantité & le volume

du ſang, qui rabbattent ſon mouvement, qui luy donnent de la fluidité, & qui oſtent les cauſes antecedentes & conjointes de la fievre, ſi on ne veut que le mal empire, & qu'il devienne bien-toſt mortel: ou du moins, ſi on ne veut expoſer ces malades à des ſuppurations, à des abſcés, à des fievres lentes, qui termineront toſt ou tard leur vie languiſſante.

Mais, dira-t-on, lorſque ces maladies ſont cauſées par quelque exercice violent, par quelque grand effort, n'eſt-il pas neceſſaire d'appliquer une Emplaſtre ſur l'endroit où ſe fait ſentir la douleur? A cela M. Boüillet reſpond par un fait tiré des Oeuvres d'*Hippocrate*.

„ Un homme * *dit Hippocrate*, fit un grand effort & „ ſur le champ il fut ſurpris de la fievre; le troiſieſme „ jour il eut une hemorrhagie, qui continua le qua„ trieſme, le cinquieſme, & revint le ſeptieſme & le „ huitieſme. Cela fut ſuivi d'un cours de ventre qui „ tira d'affaire le Malade.

* *Os tòn ònon èrhen*, Qui aſinum ſuſtulit, &c. *l. 4. popul.*

De là M. Boüillet prend occaſion de faire connoiſtre les Remedes qui conviennent dans les cas dont on vient de parler. La nature, dit-il, eſt un grand Maiſtre dans l'Art de guerir. Elle nous monſtre ordinairement le chemin que nous dévons ſuivre. Mais qu'eſt-ce qu'elle ſuggere dans le Malade dont parle *Hippocrate*? eſt-ce une Emplaſtre ou de frequentes Saignées, qu'authoriſe le ſang, qui coula pluſieurs jours de ſuitte? eſt-ce une Emplaſtre, ou des Lavements & des Medecines qui ſont indiquées par le cours de ventre qui termina la Maladie? c'eſt aux Lecteurs à decider; on adjouſtera ſeulement que par le moyen des Saignées & des Evacuations réiterées, M. Boüillet a gueri depuis peu deux perſonnes, qui à l'occaſion de quelque grand effort, ſe plaignoient d'une douleur au bas ventre, accompagnée de fievre & d'inflammation, & qui avoient employé inutilement bien des Remedes exterieurs.

On nous dispensera d'entrer dans le détail des raisons qu'allegue M. Boüillet. Mais nous ne devons pas oublier une circonstance qu'il rapporte: c'est qu'ayant esté appellé un peu trop tard, il ne peut empescher qu'il ne se formast des abscés dans le bas ventre, ce qui fut cause que ces Malades ne furent parfaitement gueris qu'aprés avoir rendu beaucoup de matiere purulente par les selles.

Il assigne la source de cette matiere; mais ceux qui ont leû l'observation qui est rapportée dans l'Hist. de l'Acad. R. des Sciences 1727 * n'auront pas de peine à la trouver: ils jugeront mesme que le Malade dont on y parle, & qui tomba dans la fievre lente à l'occasion d'un effort qu'il avoit fait pour soussever un fardeau: ils jugeront, dis-je, que ce Malade ne seroit peut-estre pas mort, si la matiere qui s'estoit arrestée dans les glandes de l'Intestin Colon, avoit peû suppurer & sortir par les voyes ordinaires.

* p. 18. & suiv.

Jusqu'icy on n'a consideré les Topiques que comme des Remedes insuffisants ou incapables de guerir les maux pour lesquels on les applique, dans la supposition tousjours que c'estoient des Topiques doux & appropriés. Reste à faire voir que parmy ces Remedes, il y en a de pernicieux ou qui peuvent par eux-mesmes produire de mauvais effects. Car on ne croit pas qu'il soit necessaire de prouver que les meilleurs Topiques appliqués mal à propos, mesme dans les Maladies externes, peuvent estre trés-nuisibles: cette verité n'ayant esté que trop souvent confirmée par l'experience.

Parmy les Remedes exterieurs qui peuvent par eux-mesmes causer de funestes accidents, M. Boüillet compte principalement les Emplastres, les Onguents, les Liniments, où entrent le Mercure, les Cantharides, le Tabac; à quoy il adjouste quelques Eaux préparées, le Vinaigre, &c.

On ne parlera pas icy des Onguents faits avec du Mercure, tout le monde est assés en garde contre ces Remedes. Pour ce qui est des Vesicatoires, ou des Emplastres où l'on mesle des Cantharides, il suffira de dire qu'il est bien peu de cas, où ces Topiques soient de quelque utilité, & qu'il en est une infinité où ces Remedes sont très-pernicieux.

V. Bagliv. de usu & abusu Vesicant.

A l'égard des Liniments où l'on fait entrer du Tabac, l'experience a fait voir qu'ils donnent des inquietudes horribles, qu'ils provoquent des devoyements par en haut & par embas, & qu'ils causent mesme la mort.

Les Eaux préparées, dont les Charlatans font un secret, ne sont pas moins à craindre, soit que l'on s'en serve pour les Maladies des yeux, soit qu'on en frotte la peau pour la Gale, les Dartres, &c. Car outre que ces Eaux peuvent nuire par elles-mesmes, elles jettent souvant dans des Maladies plus fascheuses que celles à quoy elles estoient destinées.

Quant au Vinaigre, peu de gens le regarderont peut-estre comme un Remede suspect : Cependant, si on l'applique sur quelque partie enflammée ou Eresypelateuse, il ne manque guere d'y attirer la gangreine ; & M. Boüillet a veû perir un homme bien vigoureux & bien robuste, par un Eresypele, qu'on avoit traité au commencement avec de l'Oxicrat.

Delà il conclud que ceux qui employent des Topiques sans les connoistre, s'exposent à un trés-grand danger. Il dit plus. Le mal que ces Remedes ne peuvent pas faire quelquefois par eux-mesmes, il croit qu'ils le font infailliblement par la securité qu'ils inspirent aux malades, securité qui les met souvent hors de ressource, en les empeschant d'avoir recours à d'autres Remedes qui leur seroient absolument necessaires.

SUR LA FORTUNE ET SUR L'ESPRIT.

TOus les hommes feroient heureux s'ils fçavoient faire un bon ufage de leur raifon : tous les gens d'efprit feroient eftimés & cheris, s'ils avoient pour euxmefmes moins d'amour & d'eftime. C'eft ce que M. Cloud tafche d'infinuer dans les Reflexions qu'il a données fur la Fortune & fur l'Efprit.

Il pretend, que quoyque perfonne ne foit content de fa fortune, il y a neanmoins bien peu de gens qui ayent fujet de s'en plaindre: & bien que tout le monde foit content de fon efprit, il croit qu'il eft bien peu de gens qui ayent lieu d'en eftre fatisfaits. N'eftre pas content de fon fort, c'eft, dit-il, fe rendre malheureux: c'eft n'eftre pas raifonnable. Eftre trop content de fon efprit; c'eft le propre d'un petit Genie, c'eft s'expofer au mefpris.

M. Cloud propofe d'abord une efpece de Paradoxe qui bien defveloppé, prouve affés clairement que l'homme n'eft guere raifonnable, de n'eftre pas content de fa fortune : & qu'il fe rend par là bien malheureux. Toutes les conditions dit-il, font égales, fi on les confidere avec des yeux de Philofophe. Entre le fceptre & la houlette, l'opinion des hommes met de la difference, la faine raifon n'y en met point. On peut trouver fon bonheur par tout. Sur la Fortune.

Pour efclaircir cette propofition, il ne faut que remonter jufques aux fources generales du bonheur & de l'infortune des hommes. La fanté du Corps, la tranquillité de l'Ame, font le principal bonheur de la vie: les maux, les inquietudes en troublent toute la douceur. Tous les hommes font égaux à cet égard : ils le font encore par rapport aux paffions : ils ayment, ils haïffent, ils recherchent, ils fuyent à peu-prés les

meſmes objects. Ce qui fait le bonheur ou l'infortune des uns, fait pareillement le bonheur ou l'infortune des autres.

M. Cloud entre dans le détail des principales paſſions, & ſur tout dans l'examen des biens & des maux, des plaiſirs & des peines inſéparablement attachées à chaque eſtat, & de la comparaiſon qu'il en fait, il conclud que toutes les conditions ſont égales, & que c'eſt n'eſtre pas raiſonnable, c'eſt vouloir ſe rendre réellement malheureux que de n'eſtre pas content de l'eſtat où l'on ſe trouve placé.

Sur l'Eſprit,

Pour prouver qu'il eſt bien peu de gens qui ayent lieu d'eſtre ſatisfaits de leur eſprit, M. Cloud fait voir en quoy conſiſte l'eſprit, il determine les qualités qui doivent entrer dans le caractere d'un homme d'eſprit, & il fait ſentir qu'il eſt bien difficile d'allier enſemble toutes ces qualités. Il monſtre enſuite les menagements qu'un homme d'eſprit doit garder dans le commerce du monde, & dans les Ouvrages qu'il produit; & il conclud que faute de garder ces menagements, on tombe non-ſeulement dans le meſpris, mais on s'attire meſme l'indignation des honneſtes gens. Pour mettre ces Propoſitions dans leur jour, il faudroit tranſcrire toute cette partie du Diſcours de M. Cloud; on ne ſçauroit l'abbreger ſans la defigurer entierement. Les reflexions des Lecteurs ſuppléeront à noſtre deffaut.

Les reſponſes de M. le Directeur furent trés-gracieuſes, & quoyque fort courtes, elles ne laiſſerent pas de donner une juſte idée de chaque Diſcours en particulier.

A BEZIERS, chez ESTIENNE BARBUT, Imprimeur du Roy, & de l'Academie des Sciences & Belles Lettres. 1731.
Avec Permiſſion.